

Octobre 1943

Port militaire de Philadelphie, États-Unis.

Le temps couvert ne portait pas à la gaieté. C'est ce que pensait le premier-maître, Milton Mac-Pherson. Malgré l'arrêt de la pluie à l'aube, les nuages lourds maintenaient leur inquiétante ombrelle.

Et comble de malheur, sa permission avait été annulée ainsi que celles de tous ses camarades. Presque tout le monde était de mauvaise humeur.

Aussi, le militaire finissait de griller une cigarette. Son chef était contre le fait de fumer en service, bien que ce ne soit pas formellement interdit par le règlement, mais le marin n'en avait cure. C'était sa manière de protester contre la suppression des permissions. Juché sur un des édifices où il devait être de garde, il pouvait contempler l'immense rade, où se tenaient de nombreux bateaux de guerre. La longue houle de l'Atlantique berçait doucement les navires qui s'offraient à sa vue. Au premier plan, il y avait l'escorteur « Eldridge ». Derrière, assez loin, l'officier marinier voyait des sous-marins, deux croiseurs et quatre escorteurs. Enfin, dans le lointain, un porte-avions était reconnaissable car, à cause sa silhouette dissymétrique, il était impossible à confondre avec d'autres types de bâtiments.

– Pas chaud ce matin, hein ?

Mac-Pherson jeta son mégot et se retourna. Il vit le matelot Jones qui le regardait assez bêtement.

– Bien vu, garçon, lui répondit-il. Dis donc, sais-tu pourquoi on a annulé les « perm » ?

– Un peu, oui. On attend de « grosses légumes ». Tout le monde est mobilisé. J'ai aperçu plein de « Marines » dans la base.

– Tu crois que les Allemands vont débarquer ?

– Les Allemands ? Après la raclée que les Russes leur ont flanquée à Stalingrad ? Et leurs sous-marins qui ont disparu de l'Atlantique avec ce qu'on leur a mis ? Ça m'étonnerait.

– Alors à quoi rime tout ce « cirque » ?

– J'ai entendu parler d'une expérience scientifique.

– Scientifique ? T'as commencé le whisky à quelle heure aujourd'hui ?

– Parole, j'ai pas bu une goutte !

Le premier-maître n'était pas convaincu, le matelot Jones ayant l'habitude de boire plus que de raison ! Son attention fut bientôt captée par de nombreuses voitures qui se garèrent devant l'escorteur. Une douzaine d'officiers supérieurs en descendirent, ainsi que quelques civils. L'un d'eux attira le regard du premier-maître par son exubérante chevelure poivre et sel.

– Eh ! fit Jones, il a dû faire faillite le coiffeur dans son quartier !

Mac-Pherson ricana. En contrebas, les arrivants s'étaient engouffrés dans un bâtiment, sur lequel un radar tournait, entouré d'une dizaine d'antennes radio.

– Mais qu'est-ce qu'ils fabriquent donc ? demanda le matelot.

– Je n'en sais rien. J'ai simplement l'ordre de rester à mon poste. Je me dois de noter sur un calepin tous les détails insolites que je pourrais observer. Pour l'instant, comme insolite, je ne vois que toi, matelot Jones !

– Très drôle. Moi, on m'a donné comme instruction de vous assister.

– Assiste-moi, mon gars. Donne-moi une cigarette ! Tu crois que tu vas y réussir ?

Pour toute réponse, son interlocuteur tendit son paquet. Le premier-maître en prit une et la porta à ses lèvres. Il l'alluma et attendit. Quelques minutes plus tard, un coup de sifflet retentit.

– Ça commence, dit Jones.

– Qu'est-ce qui va commencer ?

Soudain, une sourde vibration emplit l'air. Elle venait de l'« Eldridge ». Mac-Pherson fronça les sourcils. Que se passait-il donc ? Il vit un officier de haut rang, sortir et regarder l'escorteur. Celui-ci était enveloppé d'une sorte de halo verdâtre. Les vibrations continuaient de plus belle et devenaient insupportables. Le premier-maître se demanda quand elles cesseraient.

– Qu'est-ce qu'ils font ? hurla Jones.

Son interlocuteur n'eut pas le temps de répondre. Le spectacle qui s'offrit à ses yeux, lui coupa le souffle. Jones bégaya :

– L'escorteur ! L'escorteur !

Mac-Pherson sentit sa raison vaciller. L'«Eldridge » n'était plus là. Il avait purement et simplement disparu !

– Ça alors, répétait bêtement Jones.

Immédiatement, les deux hommes virent tous les officiels du bâtiment se précipiter au dehors. Parmi eux, l'individu à l'abondante chevelure paraissait tétanisé. À côté de lui, se tenait un homme grand et au regard clair, d'un calme olympien. Les événements semblaient avoir glissé sur lui sans le toucher. Tous regardaient l'emplacement où se trouvait l'escorteur quelques instants auparavant, mais la mer était vide. Il n'avait pu couler, car le port à cet endroit était trop peu profond. Il n'avait pas appareillé, non plus. Que se passait-il ?

– Dis donc, lança le premier-maître, c'était ça l'expérience ?

– Aucune idée, et...

Sa réponse fut interrompue par un cri général. L'escorteur venait de réapparaître comme s'il n'avait jamais quitté son mouillage ! L'aréopage était sorti du bunker et observait le navire, qui avait repris son aspect normal, sauf que tous les hommes visibles étaient couchés. De nombreuses plaintes s'élevaient. Sur les ordres des officiers supérieurs, des matelots mirent en place une échelle de coupée montée sur roues. Immédiatement, les gradés se précipitèrent à bord et se penchèrent sur les formes allongées. Bientôt, une nuée d'ambulances militaires fit son apparition. Les brancardiers montèrent sur le pont et commencèrent à évacuer les blessés reconnaissables à leurs visages

découverts. Par contre, certains marins avaient malheureusement la figure couverte.

– Elle a mal tourné leur expérience, dit Jones.

– Je ne sais pas ce qu'ils ont voulu faire, de tout sûr, ça m'a l'air drôlement loupé, regarde !

Du doigt, il désignait l'homme à l'abondante chevelure. Celui-ci était blême. Il s'agitait en tous sens et donnait des ordres. Quant à l'autre, son impassibilité était impressionnante. Des militaires de haut rang courraient de partout. Finalement, pendant que l'évacuation des blessés continuait, tout le monde embarqua dans les voitures officielles. Quelques minutes plus tard, un solide cordon de Marines verrouillait l'accès au navire. Il n'y avait plus personne à bord.

– Que fait-on ? demanda Jones.

– Suis-moi, matelot. On va interroger qui de droit.

Les deux hommes se dirigèrent vers l'immense portail d'entrée, gardé par des Marines. Ils s'approchèrent d'une guérite et Mac-Pherson aborda l'un des factionnaires.

– Eh, Ramsey, qu'est-ce qui s'est passé ?

– C'est à toi de me le dire. J'ai vu circuler des ambulances. Je n'ai pourtant pas entendu d'explosion et je n'ai pas vu d'incendie. Alors ?

– Je ne sais pas, répondit Mac-Pherson. On m'a parlé d'une expérience scientifique. Il y avait également une espèce de type avec des cheveux long et épais. Toi qui les as contrôlés, peux-tu savoir qui est ce gars ?

– Je l’ai remarqué, moi aussi. Attends, je consulte mes papiers.

Le planton entra dans la guérite et en ressortit presque immédiatement avec une tablette à laquelle était accrochée une liste. Il la pointa du doigt et répondit :

– Ça y est, j’ai son nom.

– Comment se nomme-t-il ?

– C’est un certain Albert Einstein³.

* * *

Mars 1945.

Dans le ciel, au-dessus de l’Allemagne.

Les quinze bombardiers B-24 « Liberators » de l’US Air force volaient en groupe serré. De cette manière, au moins en théorie, ils se couvraient les uns les autres et n’avaient pas besoin de chasseurs d’escorte, dont le rayon d’action était d’ailleurs dépassé. De plus, depuis plusieurs semaines, les avions allemands se faisaient rares, car les bombardements alliés, toujours plus intenses, les avaient privés de carburant. En tête de l’escadrille, l’appareil du chef de mission avait pour but de guider le reste de la formation. Les hommes à bord étaient inquiets car ils n’avaient pas de chasseurs pour se défendre, et ils ne pouvaient compter que sur leurs

³ La Marine Américaine a toujours nié cette expérience. Albert Einstein, lui, n’a jamais voulu en parler. Serait-ce le signe qu’elle a réellement eu lieu ?

mitrailleuses, à l'efficacité contestable. Le wing-commander Charlie Plunkett prit le micro et avertit l'équipage :

– Attention, plus que dix minutes avant l'attaque. Que tout le monde soit prêt. Officier bombardier, paré pour l'ouverture de la soute.

– Oui, commander, j'ouvre la trappe dans cinq minutes, cinq.

Le wing-commander fit signe au copilote. Celui-ci approuva et regarda ses instruments. Il commença à piquer légèrement du nez pour se mettre à l'altitude voulue. Les appareils suiveurs firent de même. Ils quittèrent l'abri des nuages et découvrirent, au-dessous d'eux, la campagne allemande. L'objectif était proche et tous les officiers bombardiers attendaient le signal de largage.

– Altitude 15 000 pieds, annonça le copilote.

– Okay. Cap 250, maintenant.

L'avion tourna légèrement, aussitôt imité par les autres.

– On y est presque, dit Plunkett.

Ce qui suivit fut aussi brutal qu'un coup de tonnerre dans un ciel bleu d'été. Habités à repérer le danger, ils essayèrent d'identifier l'engin qui fonçait sur eux. Malheureusement, ils n'en eurent pas le temps. Il était passé à une vitesse vertigineuse, en laissant derrière lui un étrange brouillard. Malgré sa célérité, ils avaient distingué sa curieuse forme. Plunkett hurla :

– Eh, c'est quoi ça ?

– Je ne sais pas, lâcha le copilote. De toute ma carrière, je n’ai jamais rien vu de pareil et...

Il ne put continuer. Cinq explosions titanesques retentirent. Et cinq boules de feu apparurent, derrière eux.

– Que se passe-t-il ? demanda Plunkett.

Aussitôt, la radio de bord grésilla.

– Commander, ici appareil 09. Cinq de nos camarades ont explosé en vol. Nous avons été secoués. C’est cet objet bizarre qui est la cause de nos pertes...

L’homme ne put achever sa phrase. Quatre déflagrations retentirent. Et autant de gerbes flamboyantes se formèrent. Plunkett se leva et courut vers la tourelle arrière. Là, le spectacle le cloua de stupeur ! Il compta seulement cinq appareils rescapés. Mais là n’était pas le plus terrifiant. Il observa au loin, le ciel brûler ! Le firmament était en feu ou plutôt c’était l’air qui brûlait tout seul !

– Quelle est cette diablerie ?

– Je ne sais pas, répondit le mitrailleur. J’ai aperçu...

– Qu’avez-vous aperçu ?

– Je n’ai jamais entendu parler de ça, dit l’homme dont le visage était livide. Cette saleté avait une forme de soucoupe renversée et un étrange nuage l’entourait. Savez-vous ce que c’est, commandeur ?

– Non, sachez que certains de nos camarades, en missions aériennes y ont été confrontés. Ce sont des

espèces de boules très rapides, qu'on n'arrive pas à intercepter. On les appelle les « foo figther»⁴.

À cet instant, un cri parvint du poste de pilotage.

– Il revient !

Au même moment, le pilote bascula le B-24 vers le sol. La mitrailleuse de la tourelle supérieure avait commencé à tonner, malheureusement en vain. L'engin repassa à vitesse incroyable et quatre nouvelles explosions retentirent. Il n'y avait plus que deux bombardiers !

– Demi-tour, hurla Plunkett. Avertissez la base, vite.

L'opérateur radio grimaça.

– Sir, je ne capte rien. La radio est morte !

– Quoi ?

– C'est la vérité, je...

Il ne put en dire plus. Le copilote avait crié.

– Attention !

De fait, l'engin fonçait vers eux. Il avait décrit une grande boucle après avoir anéanti les quatre appareils et se positionnait maintenant pour la phase finale de sa mission. Là-haut, la mitrailleuse continuait de tirer en pure perte. Seulement trois minutes s'étaient écoulées depuis le début de l'attaque. De la formation de quinze « Liberators » seuls deux répondaient à l'appel.

⁴ Les « foofighters » : Aujourd'hui on l'appellerait OVNI

– Si les nazis ont mis ça au point, songea Plunkett, on a perdu la guerre ! Mais si ce ne sont pas les nazis, alors qui est derrière ça ?

L'officier n'eut pas le temps d'en penser davantage. L'engin était au-dessus d'eux. L'explosion des deux derniers avions fut terrifiante, et aucun des membres d'équipage n'en eut conscience car il n'y eut pas de survivant.

Le mystérieux appareil, lui, avait manœuvré pour repartir vers le ciel.

*